

Cette expédition nous promettait des émotions. Quatre des plus résolus se mirent en route et arrivèrent au cimetière vers deux heures du matin. Nous explorons avec soin l'endroit où nous devons entrer. N'entendant et ne voyant rien, nous franchissons la clôture, puis nous marchons avec précaution, lentement afin de ne pas donner l'éveil à nos ennemis. Circonstance favorable, le temps était sombre. Nous approchons enfin de la fosse, sans que le moindre bruit nous ait fait soupçonner la présence de quelqu'un. Bonne chance, les gardiens doivent être partis, nous allons réussir, quand un formidable coup de fusil se fait entendre. On avait tiré sur nous. Un des nôtres avait même reçu quelques grains de plomb dans les jambes. Mais personne ne bougea. On était brave alors, on ne connaissait pas la peur, et la peur ne nous connaissait pas. En avant, dit le plus âgé de nous, notre capitaine, puisqu'on ne peut pas réussir par la ruse, il faut employer la force. " Arrêtez, dit le Nestor de la bande. Dans quelle fausse position serions-nous, dit-il, si notre conflit devait se terminer par mort d'homme, songez que nous n'avons pas encore notre licence." " C'est vrai, dirent les autres, la prudence est la mère de la sûreté." Et, sur ce, au lieu d'avancer, nous nous sauvâmes.

Les élèves d'alors ne ressemblaient pas à ceux d'aujourd'hui. Après sept ou huit ans passés au collège, ils arrivaient à Montréal libres de toute entrave, avec la soif de la liberté; c'était une vie nouvelle; nous avions hâte d'en jouir. Les rapports qu'on nous faisait des excentricités, des actes d'indépendance, d'insubordination même de la part des étudiants d'Europe,